

LA TROUPE DU SIGNOR VITALIS

Je dormis toute la nuit sous l'impression du chagrin et de la crainte. Pendant toute la matinée, Barberin ne me dit rien, et je commençai à croire que le projet de m'envoyer à l'hospice était abandonné. Mais, comme midi sonnait, Barberin me dit de mettre ma casquette et de le suivre.

La distance est longue de notre maison au village : il y en a bien pour une heure de marche. Cette heure s'écoula sans qu'il m'adressât une seule fois la parole. Comme nous passions devant le café, un homme qui se trouvait sur le seuil appela Barberin et l'engagea à entrer.

Tandis que Barberin se plaçait à une table, j'allai m'asseoir près de la cheminée et regardai autour de moi. Dans le coin opposé à celui que j'occupais, se trouvait un grand vieillard à barbe blanche, qui portait un costume bizarre. Sur ses cheveux, qui tombaient en longues mèches sur ses épaules, était posé un haut chapeau de feutre gris orné de plumes vertes et rouges. Une peau de mouton, dont la laine était en dedans, le serrait à la taille. Par deux trous ouverts aux épaules, sortaient les bras vêtus d'une étoffe de velours qui autrefois avait dû être bleue. Auprès de lui trois chiens tassés sous sa chaise se chauffaient sans remuer : un caniche blanc, un bar-

bet noir et une petite chienne grise ; le caniche était coiffé d'un vieux bonnet de police retenu sous son menton par une lanière de cuir.

Pendant que je regardais le vieillard avec une curiosité étonnée, Barberin racontait qu'il était venu au village pour me conduire au maire, afin que celui-ci demandât aux hospices de lui payer une pension pour me garder. C'était donc là ce que mère Barberin avait pu obtenir de son mari.

Le vieillard, sans en avoir l'air, écoutait ; tout à coup, il étendit la main droite vers moi et, s'adressant à Barberin :

– C'est cet enfant-là qui vous gêne ? dit-il avec un accent étranger. Je crois bien que vous n'obtiendrez jamais la pension que vous demandez.

– Alors, je m'en débarrasserai.

– Il y aurait peut-être un moyen de vous en débarrasser tout de suite, et même de gagner à cela quelque chose.

Le vieillard, quittant sa chaise, vint s'asseoir vis-à-vis de Barberin.

– Donnez-le-moi, je m'en charge. Seulement, je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs par an. C'est un bon prix et je paie d'avance.

Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse de cuir dans laquelle il prit quatre pièces d'argent qu'il étala sur la table en les faisant sonner.

– Et quels services voulez-vous qu'il vous rende ?

Le vieillard regarda Barberin d'un air narquois :

– Il prendra place dans la troupe du signor Vitalis.

Disant cela, il ouvrit sa peau de mouton et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait serré contre sa poitrine. Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois. Elle était vêtue d'une blouse rouge bordée d'un galon doré, mais les bras et les jambes étaient nus, car c'étaient bien des bras et des jambes qu'elle avait et non des pattes ; seulement ces bras et ces jambes étaient couverts d'une peau noire.

– Ah ! le vilain singe ! s'écria Barberin.

– Voici le premier sujet de ma troupe, dit Vitalis, c'est M. Joli-Cœur. Joli-Cœur, mon ami, saluez la société.

Joli-Cœur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

– Maintenant, continua Vitalis, étendant sa main vers le caniche blanc, le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente.

À ce commandement, le caniche se leva vivement et, se dressant sur ses pattes de derrière, il croisa ses deux pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol. Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades et, d'une patte, il leur fit signe d'approcher. Les deux chiens se dressèrent aussitôt et saluèrent la société.

– Celui que j’appelle Capi, continua Vitalis, autrement dit *Capitano* en italien, est le chef des chiens; c’est lui qui transmet mes ordres. Ce jeune élégant à poil noir est le signor Zerbino, ce qui signifie le galant. Quant à cette jeune personne à l’air modeste, c’est la signora Dolce, une charmante Anglaise qui n’a pas volé son nom de douce. C’est avec ces sujets remarquables que j’ai l’avantage de parcourir le monde en gagnant ma vie plus ou moins bien, suivant les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune. Capi, venez ici, mon ami, et soyez assez aimable pour dire à ce jeune garçon quelle heure il est.

Capi décroisa ses pattes, s’approcha de son maître, écarta la peau de mouton, fouilla dans la poche du gilet, en tira une grosse montre en argent, regarda le cadran et jappa deux fois distinctement; puis, après ces deux jappements bien accentués, il en poussa trois autres plus faibles. Il était en effet deux heures et trois quarts.

– C’est bien, dit Vitalis, je vous remercie, signor Capi; et, maintenant, je vous prie d’inviter la signora Dolce à nous faire le plaisir de danser un peu à la corde.

Capi fouilla aussitôt dans la poche de la veste de son maître et en tira une corde. Il fit un signe à Zerbino, et celui-ci alla vivement lui faire vis-à-vis. Alors Capi lui jeta un bout de la corde, et tous deux se mirent gravement à la faire tourner. Dolce s’élança dans le cercle et sauta légèrement.

Assurément les élèves du signor Vitalis étaient bien drôles ; mais, pour les suivre et se promener avec eux, il fallait quitter mère Barberin. Comme je demeurais troublé, les larmes dans les yeux, Vitalis me frappa doucement du bout du doigt sur la joue.

– Cet enfant doit s’ennuyer ici, dit-il ; qu’il aille donc se promener dans la cour de l’auberge et s’amuser.

J’allai donc dans la cour, mais je n’avais pas le cœur à m’amuser. C’était mon sort qui se décidait en ce moment même. Quel allait-il être ?